

Parsonneries et fréesches.

Une société taisible à Allègre en 1381.

Partie 5/6

La fréesche des Astiers.



Les Astiers.

Etymologie.

Astier est un nom de famille répandu dans le quart sud-est de la France. Deux étymologies radicalement différentes sont proposées à ce nom courant en Auvergne, en Ardèche et dans la Drôme.

Astier serait d'origine germanique, dérivant de *asthari*. La racine *ast* signifie lance et *hari* signifie armé de ou une armée. Ce surnom aurait désigné un fabricant de lances et autres armes pourvues d'un long manche, dites *armes d'ast*, ou aurait été donné à un homme armé d'une arme d'*ast*. Ce surnom a une connotation guerrière. Il aurait pu être donné à un guerrier revenu, par exemple d'un des épisodes des guerres de Cent Ans, armé d'une lance.

Ce surnom viendrait plutôt du latin "*aster*" qui signifie étoile, popularisé par l'ermite Astérius, fils d'une famille romaine, qui vécut dans une grotte du Périgord au VI^e siècle, et qui a donné son nom à la petite ville de Saint-Astier dont les habitants se nomment les Astériens.

Asterius est devenu le prénom Astier, puis un nom de famille, comme cela est fréquent.

Cette seconde étymologie est la plus crédible. Les communautés ont laissé trace à travers le nom de la famille dominante ou le nom du maître. Frères et parents entre eux, les pariers domaniaux ont ici donné leur patronyme au domaine qu'ils avaient conquis sur les forêts et taillis.



Un écart défriché.

Ces hommes et femmes du Moyen Âge ont essarté puis défriché les terres des Astiers pour gagner de la surface cultivable au sud en marge de Grazac. Comme les Garniers un peu plus tard, ce sont eux qui ont laissé leur nom au nouvel habitat car le mérite leur en revenait.

Juste à côté des Astiers, Combolivier, à l'origine *Combe Oyer*, fut lui-même créé comme écart séparé des Astiers en 1897.

Quand on balaie des yeux les pentes en amphithéâtre du flanc sud-ouest des volcans de Bauray et de Montchaud, et de l'autre côté de la Borne, celles qui remontent de chaque côté de la *Combe d'Azou* et du *coué d'tsabra*, le cou de chèvre et la roche du soldat, c'est comme si on cherchait les *pariers domaniaux* des Astiers pour les appeler « *Allez, posez vos faux et râteaux, venez souper !* »

La voix porte, aidée par l'écho.

Le regard les cherche.

Mais s'ils ont sculpté ces pentes, les paysages ont bien changé.

De leur temps, fort peu de pins et sapins. Ils ne seront plantés que trois siècles plus tard. Avant qu'ils les *essartent*, poussaient là des bosquets de fayards, frênes, bouleaux, cerisiers, sureaux, genêts et toutes sortes de *bouissous*, tape-cul, viorne, épineux, entrecoupés de clairières naturelles et de traces de sauvagines. La ripisylve poussait drue le long des ruisseaux cependant entretenus car les moulins en dépendaient. Ni chênes ni châtaigniers à cause de l'altitude.

A leur époque, par un travail, ils ont ouvert des prés et des champs, des chemins. Ils vivaient et se nourrissaient des produits de la terre. Exclusivement.

Partout au XIVE siècle, on défrichait et on s'installait en bordure des terres qu'on venait ainsi de valoriser. Ici on créait une grande ferme. Ailleurs une maison forte.

Ailleurs encore un hameau. Cela dépendait de la composition familiale des groupes de Paysans. Cela dépendait du seigneur, de ce qu'il souhaitait et permettait.



La combe d'Azou qui monte au Cou de chèvre.

Leurs traces.

Au sein de cette communauté vécut un maître prénommé ou surnommé Astier. Astier, prénom ou sobriquet est devenu son nom et le nom de sa famille, de ses frères et fils.

Puis Astier a désigné globalement toute la *frèresche*, et enfin le domaine.

Quand les hommes parlaient d'eux, ils disaient « ceux de la famille d'Astier », « ceux d'Astier », puis « les Astier ». Enfin le prénom de cet ancien *parsonnier*, devenu nom du domaine, celui du lieu, et, en référence à la *frèresche*, on a continué à parler « des Astiers ».

Une trace de leur vie ici, les *parsonniers* l'ont laissée dès avant le XIV^e siècle par leur nom : les Astiers.

Ce n'est pas rien !

Pas encore asséchés, *sagnes* et étangs étaient nombreux, malsains mais poissonneux : Chardon, Pralong, les Peschiers, Maméas, Fespecle, Darsac... Ils seront assainis deux ou trois siècles plus tard.

Ici, Pons, Valentin, Pierre, Thomas et Johan ont essarté, défriché, assaini.

Traces de leur vie ici, ce sont ces terres elles-mêmes, sculptées, travaillées, transmises à leurs descendants, de Paysans en Paysans. Sans eux ce n'aurait été que friches, pierrailles dans les hauts, *mouillades* dans les fonds. Enchevêtrements d'herbes dures, de plantes invasives et de bois morts.

Pons, Valentin, Pierre, Thomas et Johan, les *têtes* qui vivaient aux Astiers autour de 1381, ont créé cette communauté nommée *frèresche* car ils appartenaient tous à la même famille, pères, frères, cousins, avec les mères, sœurs, cousines, et leurs enfants.

Siècle après siècle, on les perd comme s'égaré la trace de leurs homologues Vellaves des environs. Tout autant du côté des Valentins, des Garniers, des Boissière ou du

Monteil de Vernassal, à mi pente une fois passé le péage de la Clède puis le pont de pierres en dos d'âne.

A moins qu'un document enfoui quelque part leur redonne vie.



Leur vie

Guidés par leur maître, peut-être l'aîné, les *parsonniers* des Astiers avaient déjà tout aménagé là. Le chemin qui descend du bourg de Grazac¹ le long du pré de l'église puis part vers Paulhaguet par Salettes. Celui qui vient de la cîme de Baury, sa tour de guet, passe dans l'ouest du château et se sépare en deux vers Pouzols et vers le grand tertre. Les chemins des moulins. Les coursières.

On savait se rendre d'un hameau à l'autre et de chaque hameau aux champs environnants. Les pacages étaient clôturés car les sanctions étaient coûteuses pour celui dont les bêtes, échappées des prés, avaient brouté les cultures voisines. Bouviers et bergers gardaient, mais l'usage était de clore les prés entourés de champs.

Ils avaient entretenu les sources captées et curaient les *boutasses* car, pour s'installer, il faut de la terre cultivable, du bois pour se chauffer, du soleil pour rendre la *maïsou* vivable. Et de l'eau. On se lave, en ce XIVE siècle. On barbotte dans la Borne.

Ils ont bâti. Le logis, les dépendances pour abriter le matériel en bois et en fer doux, la paille, le foin, le grain, les bêtes.

Par des murs épais de plus d'un mètre, percés de *fenestrous*, ils ont protégé leur ferme solidement, fortifiée.

Peut-être déjà tracée en "*quarré*"² parce que les *routes*³ de brigands les y ont contraints à force de pillages des guerres de Cent-Ans.

Les fumées de leurs *fournades* montaient d'entre les *pibours* (peupliers).

Ils ont soigné le *charnier*, ouvert au nord, pour sécher les viandes des *cayous* et *pouars* (cochons, porcs) ou celle des brebis noires maintenues ici mieux qu'en

¹ Faubourg sud au pied du volcan de Baury en haut duquel était le village des servants du baron d'Alegre.

² Le *quarré*, carré, ou la *quarrée*, c'est le logis.

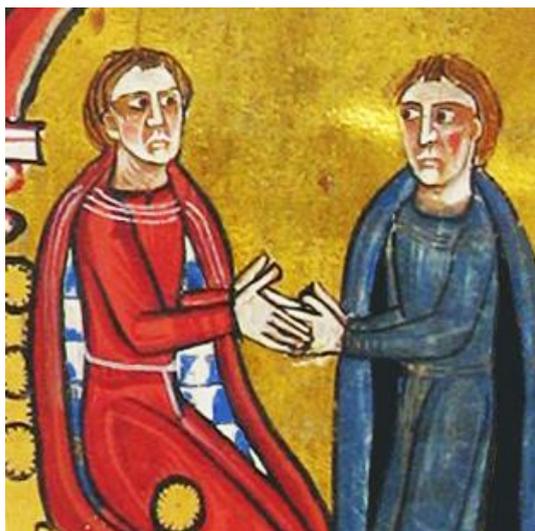
³ Les « routes » étaient des bandes de mercenaires démobilisées au moment des longues trêves, et sans revenus autres que les pillages et rançons.

d'autres régions, on ne sait pas pourquoi. On dit que dans d'autres régions on était plus riche et que la laine blanche, facile à teindre, permettait de porter des habits de couleur. Ici, faute de moyens, on portait des vêtements bruns, en laine « noire » naturelle. Moins coûteuse.

Les Astiers, en Paysans avisés, faisaient pacager leurs troupeaux plutôt dans les hauts du domaine. Les fonds un peu humides causaient quelques dommages aux pieds des brebis noires. Malines, elles montaient là où la terre plus sèche leur convenait le mieux. Les bergers de la *frèresche* les soignaient avec des onguents qu'ils composaient eux-mêmes et gardaient dans de petits sacs de peau pendus à leur ceinture. Peu nombreuses à l'époque de nos grands-parents, les brebis étaient élevées en nombre en ce XIVe siècle. Les troupeaux transhumaient, regroupés en longs fleuves mouvants. La majeure partie des bêtes appartenait aux congrégations religieuses.

On pacageait les bêtes seulement là où leurs seigneurs, vassaux de feu le dernier baron d'Alegre⁴, les y autorisaient. Encore fallait-il payer des cens et tailles en *bred-soigle* (seigle), *froments-épeautres*, *orges*, comptés en charretées, *septiers* ou *cartonnées* et tous autres services, prestations et péages. On n'échappait à la mainmorte et à la mortaille qu'en vivant en communauté.

Foi et hommage.



La plupart des communautés et *frèresches* du Velay avaient éclaté, ou, à la fin du XIVe siècle étaient sur leur fin. Les plus anciennes s'étaient fondées dès le XIIe siècle. Siècle des Croisades. Siècle des premières grandes églises cathédrales.

Le "beau Moyen Âge" avait vu de nombreuses congrégations arriver à Grazac, la population augmenter grandement et le village commencer à s'étendre. Des *écarts* ont été défrichés ici et là. Valentins, Astiers. D'autres peut-être comme Salettes et le Mazel, le Myé et le Chier.

Descendants d'anciens serfs libérés ou paysans libres, par l'intermédiaire du *maître*, ils prêtent le serment d'hommage et foi roturier au noble ou à l'ecclésiastique, parfois au roturier, dont ils tiennent les terres (*tènement*, *tenure*) qu'ils travaillent sous *bail afferme*. Celui qui parle au nom de la communauté, le *maître*, est souvent l'aîné de la famille dominante.

⁴ Armand IV d'Alegre est mort en août 1361, vingt ans avant que nous connaissions la *frèresche* des Astiers. En 1381 Jean duc de Berry, titré baron d'Allègre, n'est pas un seigneur du cru. Il est représenté par baillis et capitaines... mais il est absent.

C'est le maître qui donne l'hommage et foi. Serment concrétisé par un document renouvelé régulièrement, qui ne nomme pas la communauté ni ses *parsonniers*, mais seulement le maître ou les cinq *têtes* principales.

C'est le maître qui met ses deux mains entre celles de celui dont il tient les terres. Ancêtre de la poignée de main. Il fait l'aveu, l'inventaire, des terres et biens tenus par la communauté, les censives.

En haut de la pyramide le roi est le « *domini* » qui reçoit hommage et foi de ses vassaux. De duc en comte, en marquis, en baron, en chevalier, en nobliau local, chacun rend hommage et foi à celui qui le domine par l'usage et le titre.

Parfois par la force.

Celui-là, peut aussi être un chevalier (*miles castri*) ou un notable (*domini*) qui tient, à la manière d'un ancien serf, les hommes de la *fréresche*, ses *têtes*. Ce ne semble pas être le cas ici.

Les *parsonniers* doivent l'aide et le service militaire.

Certains auteurs ont vu dans ces obligations militaires pendant les si longues durées des guerres de Cent-Ans, et touchant si un grand nombre d'hommes enlevés du travail de la terre, une des causes de l'affaiblissement, voire de la disparition des communautés et *fréresches* du Velay. Des fluctuations, aggravations ou non application de la mainmorte et de la mortaille ont également poussé ou retenu les familles paysannes de se constituer en *parsonnerie* ou *fréresche*.

Des pères et frères, il ne restait alors que les plus jeunes et les plus vieux. Les domaines n'étaient plus tenus que par les mères, épouses et enfants.

Nombreux étaient les dos et bras occupés dans les campagnes. Communauté ou pas, on travaillait et vivait en groupe sur ces terres pentues.



Vie sociale.

Les temps étaient *peureux*, et cependant plutôt cléments en cette fin du XIVe siècle. Les terres étaient assez bonnes, les pieds dans la rivière. Volcaniques ici, sableuses ou granitiques là. Pierreuses aussi, hélas, qui blessaient les pieds des bêtes de trait et les fers des araires.

On faisait les terres depuis Ringue jusqu'à Montchaud. On travaillait fort, nombreux. Tous ensemble. Parfois on souffrait. Surtout l'hiver. Parfois on riait, bruyamment.

On priait aux heures dites. Souvent on se signait en invoquant les saints-patrons des personnes, des familles, des lieux et villages. Comptant sur leur protection. Qui d'autre intercéderait en faveur du si petit peuple ?



Les *clouches* de l'église à monsieur Saint Martin⁵ nous rappelaient de prier si d'aventure on allait oublier. On posait les outils par respect pour chacun des Saints Patrons. Parfois, par-dessus la muraille, le fossé ouest et le grand pré de l'église, la *clouche* du château des anciens barons d'Alegre nous appelait vers la basse-cour s'il y avait des consignes à entendre.

Voire des avis à donner.

Ce qui arrivait, mais pas usuellement.

On se mariait et les noces duraient... Dans la communauté, c'est le maître et la maîtresse qui décidaient des mariages. Un inconvénient d'une *fréresche* était qu'il nous fallait prendre épouse hors du domaine. Cela nuisait à l'expansion, l'élargissement, de la communauté. On y savait bien qu'il n'est pas bon de se marier entre cousins. Des accidents arrivaient. Les hameaux environnants étaient là pour qu'on y trouve *tendrons* pour nos gars. Le seigneur baron surveillait mais il n'avait pas d'yeux partout.

Nous avions assignation de moudre à notre moulin des Astiers qui payait redevance. On commerçait avec les moulins voisins, respectant les attributions émises par le *baillif* au nom des hauts et puissants seigneurs. La Borne pourvoyait en eau vive ou retenue.

Les étés furent chauds et les récoltes abondantes. On tombait la *cotte* de gros drap et on moissonnait en chemise, la *teste* sous un large *tsapé* de paille et les jambes nues ou les chausses dénouées par derrière, laissant pendre les aiguillettes. Enfin les ficelles qui en tenaient lieu...

On n'aurait connu ni disette ni famine si les pillards ne *robaient*⁶ le fruit du labour... qu'on cachait du mieux possible derrière nos murs épais.

⁵ L'église de Grazac, future Allègre, était déjà dédiée à Saint Martin, et indiquée dans les documents anciens comme « église à monsieur saint-Martin ». La chapelle du château des Tourzel sera, elle, dite chapelle ou église (*ecclesia*) « à monsieur saint-Yves ». Monsieur est l'abréviation de « mon seigneur », aussi messire.

⁶ Volaient. Le mot « rober » existe encore en patois vellave issu de l'Occitan.



1381, des temps compliqués.

Les guerres pour la couronne de France, qu'on nomme guerres de Cent-Ans⁷, s'entrecourent de trêves incertaines.

Voilà vingt ans exactement que mourait Armand IV, dernier seigneur de la maison des barons d'Allègre. On écrivait alors Alegre, et pour quatre à cinq siècles encore...

1359 : le roi Charles V incite les châtelains d'Auvergne à renforcer leurs défenses et à doter leurs châteaux de murs d'enceinte et de fossés. On ignore si Armand IV l'a fait, ni même où était exactement son château et comment il était fait.

1361-1365. La succession familiale des barons d'Alegre s'est mal déroulée. Les époux de deux filles de messire Armand, sa veuve, son neveu Clavelier, les Armagnacs spoliés ainsi que deux capitaines de *routes*⁸, se sont disputés la baronnie et ses revenus.

Qu'est devenu le *chastel* des Alegre, en haut du mont Baury ?

Qu'est devenu le *castrum* de Châteauneuf ?

Deux questions sans réponse à ce jour.

1365-1385. Peut-être informé de cette situation bloquée par Alix de Chalencon, veuve d'Armand IV, messire Jean, duc de *Berre* (Berry), comte de Poitou et d'Auvergne, s'est fait et titré baron d'Alegre. C'est pendant cette période, en 1381, que se situe le document qui nomme la *fréresche* des Astiers.

1381. Charles V (1338-1364-1380) dit le sage, *frère à Jean duc de Berre* a succédé à son père, le bon roi Jean, mort à Londres, et est lui-même mort en 1380, l'année qui précède le document dont nous parlons. Charles VI neveu de Charles et Jean, règne depuis un an et n'est pas encore *fol*.

⁷ Vingt ans de guerre sur une durée de cent-seize ans.

⁸ Troupes de mercenaires désœuvrés durant les longues trêves.

1385. Les grandes banques auvergnates font faillite...

1393. Douze ans après 1381, les chevaliers de Tourzel acquerront un à un tous les droits sur la baronnie et s'installeront à Allègre. Commencera la construction du nouveau château et de ses murs, à la place du hameau des servants des barons d'Alegre, proche du château dont on ne sait rien...

Plus tard, le village de Grazac, en bas des pentes sud de Baury, rejoindra les murs du château d'Alegre (devenus inutiles) dont il deviendra le faubourg.

1361-1393. Il est alors dit que "Grazac et Alegre sont deux bourgs d'égale importance".

Les temps étaient peureux... Durant les trêves, les *routes*, troupes de mercenaires sans solde, *soldoyers* (aussi *soudoyers*) désœuvrés se payaient sur le peuple, razziant les récoltes et le bétail. « Car ils ne savent rien faire d'autre » comme l'écrit le chroniqueur Jehan Froissart, né vers 1337 et mort après 1404.

Qui tua Armand IV et razzia Grazac et le bourg des servants d'Alegre en 1361 ? Les *rouliers* de la Bande à Margot conduite par Seguin de Badefol qui tint Brioude en 1363 et 1364, et Saint-Paulien en 1364 avant de filer vers la Navarre ? Ceux du camp de Varennes de Monlet en 1363 et 1364 ? Ceux de Thomas de la Marche présent alors en Auvergne et Velay avant de disparaître ? Ceux de Bérangon de Chirac ? Les *soudoyers* à Messire duc de Berre, oncle à *notre* Roy ?



On les cherchait, et on les a retrouvés !

On a retrouvé Pons, Valentin, Pierre, Thomas, Johan si on a compris qu'ils sont là, dans le nom même des Astiers, cet écart du bourg de Grazac. Dans le nom et dans la beauté des terres, des prés aux mille fleurs, des champs en culture, de la Borne qui file vers la Loire.

Ils sont dans le nom.

Ils sont là, dans la poignée de terre qu'on fait glisser entre les doigts.

Ils ont traversé les siècles. Jusqu'à nous. Ni nobles ni bourgeois. Roturiers, paysans. Leur communauté familiale solidement implantée en ce lieu qui allait conserver leur nom⁹. Une des dernières communautés familiales de *pariers domaniaux* encore soudées derrière un maître et une maîtresse.

On disait « les Astiers » en *causant* de ces lieux, en patois d'Occitan, parce que, nus pieds ou en sabots, c'est là qu'ils avaient planté leur *frèresche* et travaillé, sculpté ces *pentès*.

On les a retrouvés avec leurs cinq noms inscrits dans le registre des lièves et tailles seigneuriales de la baronnie d'Alegre pour l'année 1381, aux Astiers, paroisse d'Alegre.



Source : AN. T 225-1. Registre papier, manuscrit de 1381. La taille était levée cette année-là pour financer la part d'impôts pour la défense armée contre les "routes" en Velay, Vivarais et Gévaudan, par les Etats d'Auvergne.



Association des Amis d'Allègre
Association de La Neira
G. Duflos
2011-2014

⁹ Il est plus fréquent qu'une famille reçoive le nom du lieu où elle s'est installée. Mais il est courant que des communautés de parsonniers ou des frèresches aient laissé leur nom au lieu qu'elles habitaient et non l'inverse.